

Première étape de la révolution socialiste française

Mai 1968 entre dans l'histoire comme le mois où la révolution socialiste française a commencé. Débutant avec la lutte des étudiants contre les intrusions du pouvoir policier au Quartier Latin et dans l'Université, ce mois a vu la participation à la lutte de la classe ouvrière et, avec elle, de toutes les couches de la population laborieuse (nouvelles classes moyennes, intellectuels, paysans, etc.). Cela s'est fait avec une unanimité jamais connue dans le passé. On y a vu notamment toutes les forces jeunes du pays : les lycéens, les étudiants, les jeunes travailleurs au travail ou au chômage, y compris ces « blousons noirs » que la presse bourgeoise, les ministres et tant d'autres ont calomniés alors qu'ils étaient avant tout les victimes de la « société de consommation ». Cette jeunesse s'est placée à l'avant-garde d'une lutte qui s'est déroulée dans les rues, avec des affrontements extrêmement durs contre les forces de répression de l'Etat bourgeois. On y a vu les grèves, les occupations d'usine, les occupations de locaux de toutes sortes, les manifestations de rue, pas seulement à Paris, mais dans l'ensemble du territoire. Aucune région ne s'est trouvée hors d'atteinte du gigantesque cyclone qui a déferlé. On a vu l'Etat capitaliste désemparé pendant plusieurs semaines, ne reprenant la direction, in extremis, bien moins grâce à ses propres forces qu'à la carence et, pis encore, à la trahison des directions qui étaient suivies par la grande majorité des forces vives du pays.

Jamais l'économie française, qui avait connu déjà de grandes luttes comme celle de juin 1936, n'a été paralysée comme elle l'a été en mai 1968. Une dizaine de millions de grévistes était enregistrée par les statistiques qui ne peuvent pourtant rendre un tableau complet d'une telle situation. En outre, des milliers de travailleurs (ceux du gaz, de l'électricité, des eaux, les imprimeurs, des quotidiens, etc.), ne poursuivaient le travail que pour assurer la vie la plus élémentaire de la population civile, le faisant par décision syndicale. Le patronat, le gouvernement, se voyaient privés de toute autorité sur les entreprises, les moyens de communication, les moyens d'information. Les forces armées dont ils disposaient étaient visiblement insuffisantes pour réprimer le mouvement. La police menaçait, elle aussi, de faire grève : l'emploi du contingent était difficilement imaginable, étant donné les conséquences qu'il aurait pu provo-

quer ; les troupes de répression (C.R.S., gardes mobiles, etc.) étaient fatiguées à la suite de plusieurs nuits de combat dans les rues de Paris.

En face d'un pouvoir désemparé pendant plusieurs semaines, des directions ouvrières, politiques et syndicales, traditionnelles, débordées par les événements, se dressait, dans une improvisation extraordinaire, le foyer révolutionnaire de la Sorbonne où voisinaient, dans la démocratie socialiste la plus large, les courants révolutionnaires les plus divers qui, jusqu'alors, avaient subi une répression implacable des appareils bureaucratiques. C'est de là que s'est dégagée de jour en jour, pendant plusieurs semaines, dans le jeu de cette démocratie socialiste, une orientation du mouvement qui a permis de la porter au-delà de toute prévision possible.

De l'opinion de tous les témoins, ce mouvement a dépassé de beaucoup juin 1936. Les souvenirs historiques se reportaient vers Petrograd 1917, les mouvements révolutionnaires de 1918, 1919, les premières semaines de la révolution espagnole de juillet-août 1936.

Le doute n'était pas possible : nous vivions la première grande poussée révolutionnaire qui allait culminer dans quelques journées pendant lesquelles la question du pouvoir était à l'ordre du jour. Cela avait lieu dans un pays capitaliste économiquement développé (le cinquième ou le sixième dans le monde). Tous les problèmes de la société (économiques, politiques, sociaux, culturels, etc.) étaient posés sur le tranchant du couteau. Ces

problèmes étaient avant tout ceux de tous les pays capitalistes hautement industrialisés ; mais ils étaient aussi pour une partie ceux des pays à structure coloniale (rapport du prolétariat avec d'autres classes sociales) et même ceux des pays où le capitalisme a été aboli (rapports du prolétariat et de la bureaucratie). C'est avec raison que le monde entier dirigea son regard vers la France de mai 1968.

La bataille n'est pas encore terminée ; la grève se poursuit encore avec beaucoup de vigueur dans les plus grandes entreprises, dans les secteurs essentiels de l'économie, dans l'enseignement, etc., mais le point culminant a été dépassé. La conquête du pouvoir n'est plus à l'ordre du jour.

Mais dès maintenant s'amorcent dans le sillage de cette première phase de la révolution socialiste une série de grandes luttes économiques dont les résultats auront beaucoup d'importance pour les futures vagues révolutionnaires, quant à leurs mots d'ordre de départ et leurs objectifs. D'ores et déjà, apparaissent également dans le sillage de cette première phase toute une série de points d'appui, de bastions grands ou petits, où l'Etat, la propriété capitaliste, ainsi que de nombreuses institutions de la société capitaliste ont été plus ou moins entièrement mis en cause.

VIVE MAI 1968 !

EN AVANT VERS LA REVOLUTION
SOCIALISTE FRANÇAISE !



Rue Gay-Lussac, le 10 mai...

(Suite de la page 2)

actualité. La concurrence internationale est la raison donnée par tous les patrons d'Europe et d'ailleurs pour s'opposer à l'amélioration des conditions d'existence des travailleurs. Le mouvement ouvrier se désarmera s'il n'ouvre pas la perspective de la réorganisation des échanges économiques européens sur la base non de la concurrence et de la recherche du profit, mais de la coopération dans le cadre d'une planification socialiste. C'est aujourd'hui le problème de la lutte pour les Etats-Unis socialistes d'Europe qui est à l'ordre du jour.

Jean DEVAUX.

L'Inconnu « profané »

Des drapeaux rouges à l'Arc de Triomphe, sur la tombe du Soldat Inconnu. Le héros anonyme de la boucherie de 1914-1918 aurait été profané. Mais qui était-il, ce trouffion assassiné par le repartage du monde entre brigands impérialistes ? Peut-être a-t-il mis crosse en l'air en 1917,

et, échappé à la décimation des régiments, les gueules de vache l'ont fait monter en première ligne en bataillon disciplinaire. C'est un des nôtres, cette victime d'une guerre que même les bourgeois n'osent plus justifier. C'est le drapeau du chauvinisme qui le profane. Nous replanterons, et définitivement, le drapeau rouge sur la tombe du fusillé inconnu.